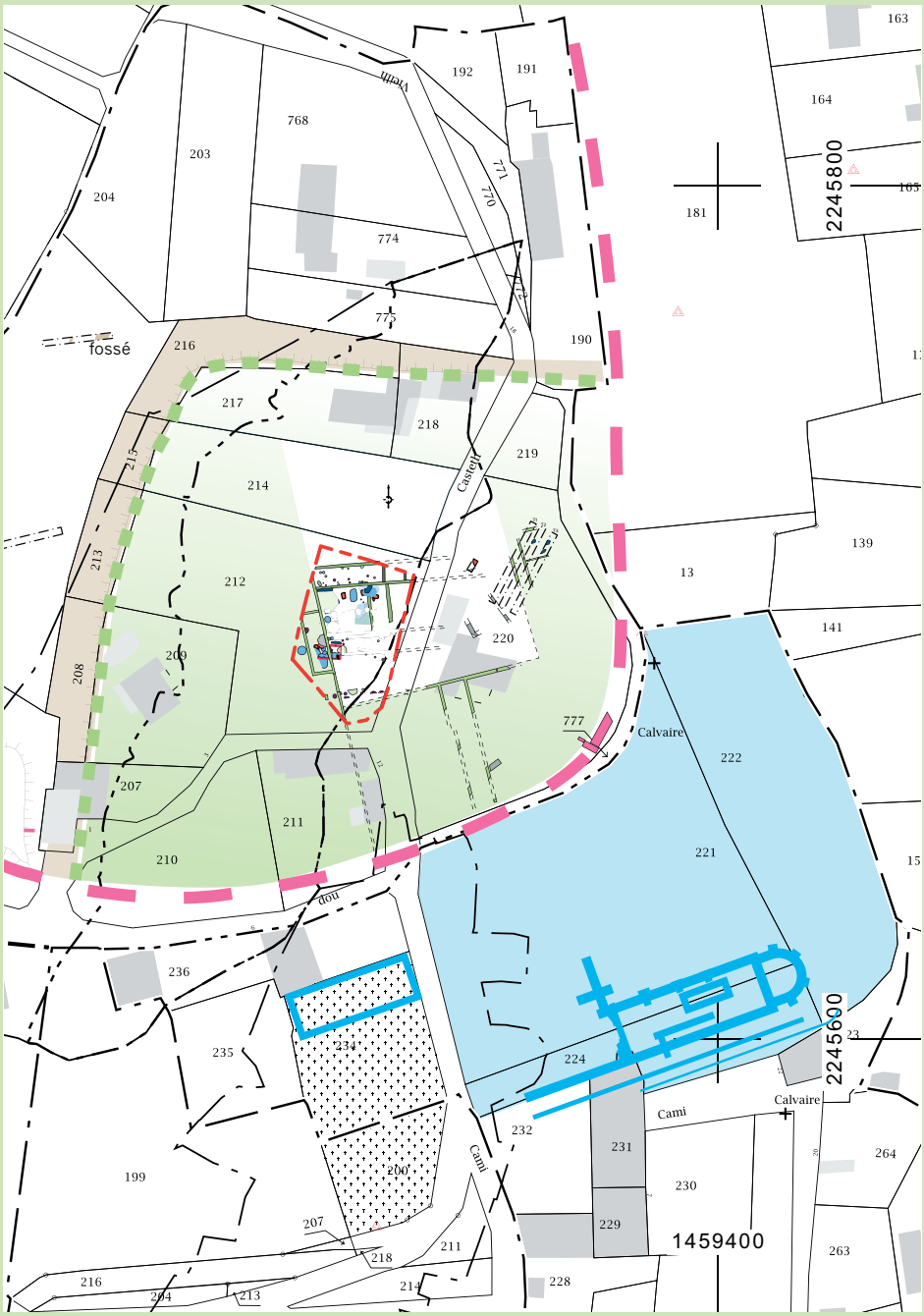
MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DU MIDI DE LA FRANCE



Tome LXXXII - 2022

OUVRAGE PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS DU CONSEIL DÉPARTEMENTAL DE LA HAUTE-GARONNE

MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DU MIDI DE LA FRANCE

FONDÉE EN 1831 ET RECONNUE D'UTILITÉ PUBLIQUE PAR DÉCRET DU 10 NOVEMBRE 1850

TOME LXXXII

2022

OUVRAGE PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS DU CONSEIL DÉPARTEMENTAL DE HAUTE-GARONNE

TOULOUSE

HÔTEL D'ASSÉZAT - Place d'Assézat - 31000 TOULOUSE

Comité de lecture et d'impression de ce volume

Daniel Cazes, conservateur en chef honoraire du Musée Saint-Raymond, musée des Antiques de Toulouse et de la basilique Saint-Sernin
Quitterie Cazes, professeur d'histoire de l'art médiéval à l'Université de Toulouse 2 - Jean-Jaurès
Virginie Czerniak, maître de conférences en histoire de l'art médiéval à l'Université de Toulouse 2 Jean-Jaurès
Jacques Dubois, maître de conférences d'histoire de l'art médiéval à l'Université de Toulouse 2 - Jean-Jaurès
Pierre Garrigou Grandchamp, docteur en histoire de l'art
Pascal Julien, professeur d'histoire de l'art moderne honoraire à l'Université de Toulouse 2 - Jean-Jaurès
Stéphane Piques, docteur en histoire, chercheur associé FRAMESPA à l'Université de Toulouse 2 - Jean-Jaurès
Henri Pradalier, maître de conférences en histoire de l'art médiéval honoraire à l'Université de Toulouse 2 Jean-Jaurès

Coordination éditoriale
Anne-Laure Napoléone et Maurice Scellès

Relecture, correction et harmonisation
Louis Peyrusse

Illustration de couverture
Plan du *castellum* de Castel Bielh. *DAO C. Viers.*

Abréviations

AC	Archives communales (suit le nom de la commune).
AD	Archives départementales (suit le nom du département).
AM	Archives municipales (suit le nom de la commune).
AMM	*Archéologie du Midi Médiéval.*
AN	Archives nationales (Paris).
BM	Bibliothèque municipale (suit le nom de la commune).
BM	Bulletin monumental.
Bnf	Bibliothèque nationale de France (Paris).
BSAMF	*Bulletin de la Société Archéologique du Midi de la France.*
CAF	*Congrès Archéologique de France.*
MASIBLT	*Mémoire de l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse.*
MSAMF	*Mémoires de la Société Archéologique du Midi de la France.*

Achevé d'imprimer sur les presses
de l'imprimerie Escourbiac
81304 Graulhet
Juillet 2024
Dépôt légal : octobre 2024

Mise en page
art'air-éd.
atelier de mise en forme des livres
Pascale et Marc Balty - www.artair-edition.fr

Comité scientifique

Claude Andrault-Schmitt, professeure d'histoire de l'art médiéval à l'Université de Poitiers (CESCM)
Philippe Araguas, professeur d'histoire de l'art médiéval honoraire à l'université de Bordeaux 3 - Michel de Montaigne
Michel Bats, directeur de recherche honoraire au CNRS
Marc Bompaire, directeur de recherche au CNRS au centre de recherches Ernest-Babelon et directeur d'études à l'École pratique des hautes études
Brigitte Boissavit-Camus, professeure émérite d'archéologie médiévale et d'histoire de l'art médiéval de l'Université de Paris Nanterre
Jordi Camps, conservateur en chef au musée national d'art catalan (MNAC) de Barcelone
Manuel Castiñeiras, Directeur du Département d'Art et Musicologie à l'Université Autonome de Barcelone
Yves Esquieu, professeur émérite d'histoire de l'art médiéval à l'Université de Provence
Jean-Michel Garric, attaché principal de conservation du patrimoine, chef de service du Musée des Arts de la table, abbaye de Belleperche
Christian Gensbeitel, Maître de conférence en histoire de l'art médiéval à l'Université de Bordeaux 3 - Michel de Montaigne
Jean Guyon, directeur de recherche honoraire au CNRS
Étienne Hamon, professeur d'histoire de l'art médiéval à l'Université de Picardie-Jules Verne, TRAME
Alexia Lebeurre, maître de conférences en histoire et histoire de l'art moderne et contemporain à l'Université de Bordeaux 3 - Michel de Montaigne
Patrick Le Roux, professeur émérite d'histoire antique à l'Université de Paris 13
Émilie d'Orgeix, directrice d'études à l'EPHE
Daniel Parent, archéologue du bâti à l'Inrap Auvergne - Rhône-Alpes
Patrick Périn, conservateur général honoraire du Patrimoine, Directeur honoraire du musée d'archéologie nationale et du Domaine du château de Saint-Germain-en-Laye
Philippe Plagnieux, professeur d'histoire de l'art médiéval à l'Université de Franche-Comté et à l'École nationale des chartes
Gérard Pradalie, professeur émérite d'histoire médiévale à l'Université de Toulouse 2 - Jean Jaurès
François Rechin, professeur en archéologie romaine et histoire ancienne à l'Université de Pau et des Pays de l'Adour
René Souriac, professeur émérite d'histoire moderne à l'Université de Toulouse2 - Jean Jaurès
Jean-Louis Vayssettes, ingénieur de recherche au S.R.A. d'Occitanie
Éliane Vergnolle, professeure honoraire d'histoire de l'art médiéval à l'Université de Besançon, vice-présidente de la Société française d'archéologie

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DU MIDI DE LA FRANCE

HÔTEL D'ASSÉZAT - PLACE D'ASSÉZAT - 31000 TOULOUSE

Tél. 05 61 23 67 98

Fondée en 1831, la Société Archéologique du Midi de la France réunit des historiens de l'art ou archéologues qui étudient et font connaître les « monuments » du Midi de la France. Ses travaux, communications et discussions, sont publiés chaque année dans un volume de *Mémoires*.

Sa bibliothèque, qui s'enrichit annuellement et depuis un siècle et demi de plus d'une centaine d'échanges avec des institutions françaises et étrangères, est ouverte tous les mardis de 14 heures à 18 heures (sauf pendant les vacances scolaires).

Sur internet :
http://societearcheologiquedumidi.fr/

Une présentation de la Société, un compte rendu régulier de ses séances, des articles en ligne, une série de podcasts disponibles sur la chaîne YouTube de la Société (https://www.youtube.com/channel/UCB5l1xfpQZm-HThmIujJ8DA/about#:~:text=La%20Société%20Archéologique%20du%20Midi,membres%20de%20cette%20illustre%20institution)...

Pour commander les numéros anciens (40 euros + frais d'envoi), envoyez un courriel à la Société Archéologique (samf@societearcheologiquedumidi.fr), avec vos nom, prénom et adresse.

SOMMAIRE

Mémoires

Jean-Charles BALTY
ELIMBERRIS / AUGUSTA AUSCIORUM *et la culture classique* 17

Catherine VIERS
La fouille du site de Castel Bielh (Hautes Pyrénées) 45

Gilles SÉRAPHIN
L'abbatiale de Souillac dans l'architecture romane d'Aquitaine 61

Céline LEDRU
Les éléments structurants des chapiteaux du deuxième atelier de la Daurade à Toulouse, proposition d'analyse 87

Emmanuel GARLAND
Le décor peint de l'église d'Eget, en vallée d'Aure 103

Hortense ROLLAND FABRE
Les châsses en bois peint en France méridionale (XIIe-XVe siècles) 127

Bernard SOURNIA
Le rond-point picard et champenois de la cathédrale Sainte-Marie de Bayonne 149

Michelle FOURNIÉ,
Dévotions mariales à la Daurade au Moyen Âge et dans les temps modernes : autels, chapelles, confréries et statues 169

Jean-Michel LASSURE
Pommevic (Tarn-et-Garonne), un lot de céramiques du XVIIe siècle 199

Varia

Bernard SOURNIA
Réflexions sur la nef du Cardinal Godin aux Jacobins de Toulouse 1 225

Bernard SOURNIA
Réflexions sur la nef du Cardinal Godin aux Jacobins de Toulouse 2 229

Bulletin de l'année académique 2021-2022 233

Mémoires de la Société Archéologique du Midi de la France, t. LXXXII (2022), p. 225-232.

VARIA

Réflexions sur la nef du cardinal Godin aux Jacobins de Toulouse . 1

Par Bernard Sournia[1]

Ma question trouve son origine dans une lecture du livre de Maurice Prin sur les Jacobins (2007), qui m'a troublé et que je voudrais poser devant vous afin d'avoir votre avis. J'ai d'abord eu scrupule à venir mettre en discussion un point (d'ailleurs mineur) du travail de cet homme exceptionnel, celui-ci ne pouvant évidemment pas venir me donner la réplique. Ayant confié ce scrupule à notre ami Daniel Cazes, celui-ci m'a assuré que Maurice Prin acceptait volontiers la controverse et la contradiction et m'a engagé à venir mettre ma question sur le tapis.

Vous connaissez tous la genèse en trois temps de cet édifice telle que l'a reconstituée Maurice Prin, que je rappelle ici brièvement. Il y a d'abord la création en 1230, d'un premier vaisseau, rectangulaire, charpenté avec file centrale de piles distribuant l'espace intérieur en deux nefs. Vient ensuite, à partir de 1245, la création, à l'est du vaisseau, d'un vaste chœur et chevet en hémicycle, puis après quelques tergiversations et changements de parti sur la forme du couvert, après 1275, la création du sublime « palmier » ; messe de consécration en 1292. Enfin, vient la construction à partir de 1324 d'une nouvelle nef sur l'emplacement du vieux vaisseau à la suite d'un don considérable du cardinal Godin

Ayant fait la connaissance du cardinal Godin à l'occasion des enquêtes dont je vous ai parlé ici sur l'abbatiale d'Orthez puis sur la cathédrale de Bayonne, j'ai éprouvé le besoin d'en savoir plus sur ses œuvres, à commencer par son ouvrage majeur, la belle double nef de Toulouse.

Voici de quelle manière Maurice Prin (p. 99 et 181) décrit le chantier de cette nef : « on ne perdit pas de temps à détruire les murailles de la première église » écrit-il, « on pratiqua tout d'abord des brèches verticales en intervalles réguliers dans les anciennes parois, afin de mettre en place la série des contreforts monumentaux de cette nouvelle église ». Il explique ensuite comment, d'un contrefort à l'autre, furent lancés les grands arcs brisés devant former l'entrée des chapelles latérales, par-dessus lesquels arcs furent élevés les murs d'enveloppe de la nef, de sorte que (je reprends ma citation) « ces parois se trouvaient plaquées contre les murailles de la première église ; on avait donc deux édifices imbriqués l'un dans l'autre. Ce n'est qu'à la suite de la destruction des murailles anciennes que l'on parvint à édifier le long de la nef les nouvelles chapelles ». Il ressort implicitement de ce scénario que Maurice Prin a essayé de rendre compatibles, simultanément, la marche du chantier et la continuation des offices religieux dans le vaisseau.

D'après les relevés de fouille de Maurice Prin j'ai donc dessiné à l'échelle et en perspective axonométrique l'ensemble des Jacobins vers le moment où l'on s'apprête à souder l'œuvre nouveau du chœur au vieux vaisseau de 1230 (fig. 1). Sur ce dernier j'ai tracé en pointillé et en

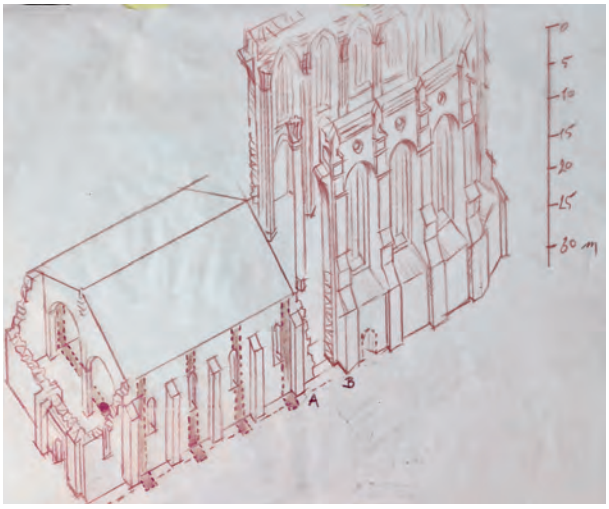


Fig. 1. Église du couvent des Jacobins. Jonction de l'ouvrage du chœur avec le vieux vaisseau de 1230. *Croquis B. Sournia.*

1. Communication présentée le 18 janvier 2022, cf. *infra* « Bulletin de l'année académique 2021-2022 », p. 254-255.

couleur magenta la place des brèches dans lesquelles l'on aurait « enfilé » les contreforts de la nef de Godin et là m'est apparue la complication extrême du scénario de chantier de Maurice Prin. Représentez-vous en effet ces murs gouttereaux fragilisés par ces brèches de 13 mètres de haut ; représentez-vous la charpente n'ayant plus de points d'appui à l'aplomb de ces brèches ; représentez-vous la communauté des Prêcheurs astreinte à célébrer ses offices de chœur dans la poussière du chantier et dans les courants d'air. Enfin, dites-moi comment vous allez creuser les fondations des contreforts, à une profondeur d'environ cinq à six mètres, sans avoir au préalable fait place nette. C'est cette question des fondations qui est surtout cruciale !

Le croquis suivant (fig. 2) fait apparaître, en plan et en perspective, une section de l'ouvrage de la nef tel que le décrit Maurice Prin. En jaune est représenté le mur gouttereau du vieux vaisseau « traversé » par les contreforts de la nef nouvelle, couleur brique, ayant pris place dans les brèches préalablement pratiquées dans le vieux mur. La même chose apparaît dans la perspective : mur jaune du vaisseau ancien et bâti de la nef nouvelle en teinte brique avec les arcs d'entrée des chapelles portant sur leur extrados le nouveau mur gouttereau : l'on voit distinctement les deux murs « imbriqués l'un dans l'autre » dont parle Maurice Prin, le mur jaune étant en attente de destruction, laquelle n'interviendra qu'une fois achetées

Fig. 2. Section de la nef. Hypothèse de Maurice Prin des deux murs « emboîtés l'un dans l'autre ». *Croquis B. Sournia.*

les concessions de chapelles par les bonnes familles toulousaines, ainsi que l'explique Maurice Prin, lesquelles familles auront à parachever, à leurs frais, l'édification proprement dite des chapelles et à élever le mur de fond desdites chapelles, en pointillé sur le plan.

Cette description du chantier des Jacobins a pour défaut de traiter contreforts et masses murales comme des objets sans poids, comme les éléments d'une maquette de carton que l'on assemblerait d'un geste léger : il suffirait d' « enfiler » des contreforts de balsa dans les brèches préalablement ouvertes dans des murs gouttereaux de carton plume ! Tout est si facile sur le papier ! Tout autrement apparaissent les choses lorsqu'on songe que ces contreforts sont d'énormes et lourdes masses maçonnées qu'il a fallu aller fonder profond dans le sol, ce qui n'était évidemment pas compatible avec le maintien, fût-il partiel, des murs gouttereaux du vieux vaisseau suivant la procédure décrite par M Prin. Pour permettre le travail de terrassement en vue de fonder lesdits contreforts, de toute nécessité fallait-il que fussent abattus au préalable et arrachés tous les ouvrages périmétraux du vieux vaisseau !

Parvenu à ce point de mon exposé, je devrais peut-être vous demander si vous éprouvez, devant la description du chantier par Maurice Prin, le même sentiment de doute que j'éprouve moi-même. Mais là se présente un autre passage du livre dans lequel, décrivant de nouveau le même mode opératoire, l'auteur précise que les choses se sont ainsi passées « **selon toute vraisemblance** » (p. 99). Ce « selon toute vraisemblance » me rassure, car il implique qu'il n'y a dans la procédure décrite aucune certitude absolue. C'est très vraisemblable pense-t-il mais, enfin, ajouterai-je, ce n'est que vraisemblable ! Je vais donc vous proposer un scénario alternatif permettant la continuation de la fonction religieuse pendant la durée du chantier.

Ma restitution sommaire du chantier dessinée en perspective axonométrique (fig. 1) fait apparaître clairement que, pour achever de bâtir le chœur, en 1275, l'on fut obligé au préalable de sacrifier l'ultime travée du vaisseau de 1230 : la première pile du chœur est en effet plantée au beau milieu du mur de chevet dudit vaisseau. Et il est facile de comprendre que l'encombrement des échafaudages impliquait nécessairement que fût libéré l'espace entier de cette dernière travée. Pour permettre la célébration des offices religieux dans le vieux vaisseau pendant la durée du chantier du chœur, l'on fut donc contraint de l'isoler par une cloison A en limite de ses cinquième et sixième travées. Le principe de telles cloisons (de charpente en règle générale ou de brique) est habituel dans le contexte de ces reconstructions d'églises pendant la durée desquelles il faut bien isoler du chantier de l'église neuve la partie de l'édifice vieux que l'on

réserve au culte. Mais une fois le chœur achevé, l'on peut logiquement penser que l'on y transféra les stalles des religieux, les célébrations pouvant se dérouler désormais dans ce nouvel espace, sous le beau « palmier ». Il est clair qu'il fallut alors créer une seconde cloison, en B, pour donner toute son indépendance à l'espace liturgique. Dès lors, le vieux vaisseau devenu sans fonction, l'on put en raser les ouvrages et là, oui, il devint possible de creuser les fondations des contreforts puis de bâtir la nef nouvelle, une travée après l'autre, en principe d'est en ouest, comme c'est généralement l'usage !

Côté midi, a existé une porte à hauteur de la première travée du chœur (en pointillé sur la figure 1) dont ne subsistent aujourd'hui que les bases des deux piédroits, ladite porte ayant été murée par la suite et le mur re-paramenté. Maurice Prin a scrupuleusement fait état de la présence de cette porte dans tous les plans de l'église figurant dans son livre. La présence de cette porte témoigne à soi seule que l'espace du chœur et du chevet fut, pendant un certain temps, un espace autonome, clos et cloisonné, et accessible seulement par ladite porte, unique accès au sanctuaire pour les fidèles venant du dehors et cela pendant toute la durée du chantier de la nef. Sans doute existait-il un autre accès pour les frères, mais aucune information ne nous est parvenue sur le cheminement des religieux entre leur logis conventuel et leurs stalles dans l'église et pas un indice archéologique n'en témoigne aujourd'hui.

Un plan d'ensemble de l'ouvrage des Jacobins va nous permettre maintenant de visualiser la manière dont se sont enchaînées les opérations (fig. 3). En couleur brique apparaissent les ouvrages du chœur et de l'abside. En jaune sont pochés les murs d'enveloppe et les piles du vaisseau de 1230. En magenta sont exprimées les divisions de la nef de Godin se superposant à la trame antérieure. Observons au passage que l'alignement des piles de la nef de Godin a été décalé et centré (ce qu'il n'était pas dans le vaisseau primitif où la nef méridionale était plus large que la nef nord). On remarque aussi que, au lieu de six travées, il n'y en a plus que cinq que l'on a mises au pas de la travée du nouveau chœur, travées de sept mètres au lieu des six mètres du vieux vaisseau. Et l'on remarque aussi que l'on a égalisé le nouveau rythme par rapport à l'ancien où la première travée ne comptait que cinq mètres cinquante : l'ouvrage de Godin unifie donc l'espace intérieur et lui confère la régularité et l'ampleur monumentale qui donnent toute sa splendeur à l'église. Enfin, sur ce même plan d'ensemble, l'on peut, par hypothèse, localiser par un pointillé vert la cloison B ayant permis de rendre l'espace liturgique indépendant pendant la durée du chantier de la nef.

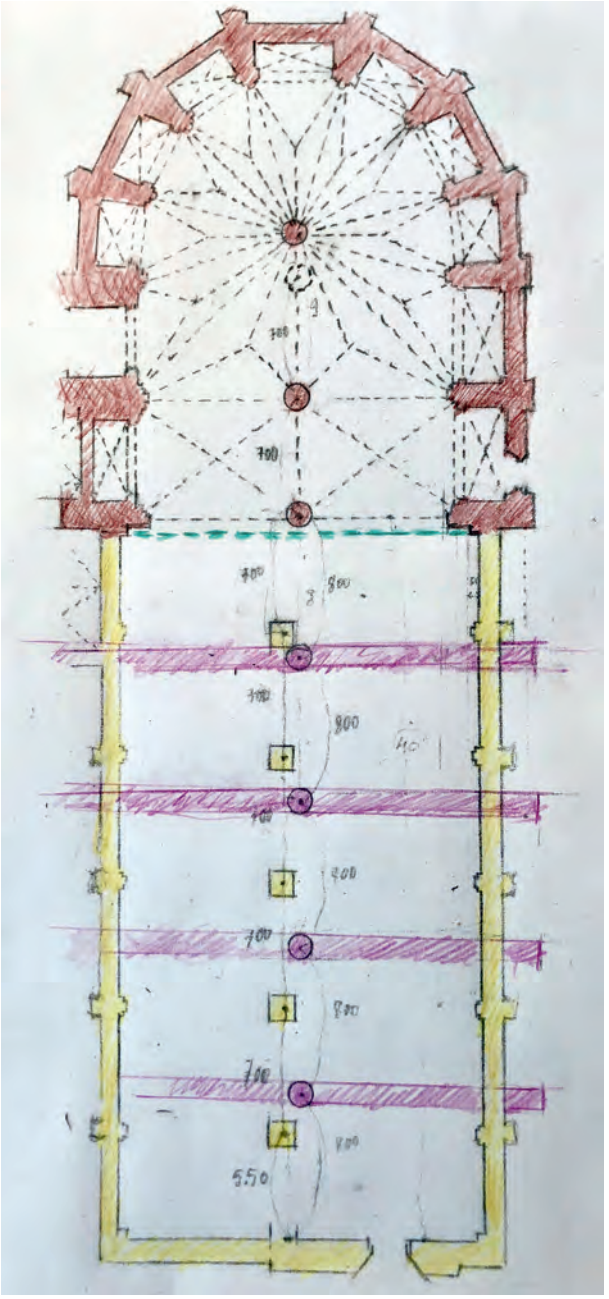


Fig. 3. Plan d'ensemble de l'église des Jacobins. *Croquis B. Sournia.*

Il existe un indice, sur la face externe méridionale de l'édifice (fig. 4) ayant peut-être un rapport avec la présence de notre cloison B. Tandis que les berceaux portant la galerie supérieure de l'église ont leur intrados mourant dans le même plan que les faces latérales des contreforts, l'on relève une exception : à la jointure, exactement, du chœur et de la nef de Godin où existe un « ressaut » d'environ 40 centimètres, qui pourrait avoir été prévu

Fig. 4. Vue de détail de l'élévation sud de la nef. Le « ressaut » de brique sur lequel vient reposer la retombée droite de l'arcature. *Cl. B. Sournia.*

pour fournir la feuillure utile au calage de la cloison B. Le même « ressaut » existe sur la face opposée de l'édifice au niveau de la jointure des deux chantiers.

Un croquis sommaire (fig. 5) suggère la manière dont fut probablement fixée cette cloison B. L'on ne pouvait évidemment pas élever cette cloison dans le plan du doubleau, au beau milieu de la pile médiane, ni la fixer directement sur la face des piles latérales. En revanche, le

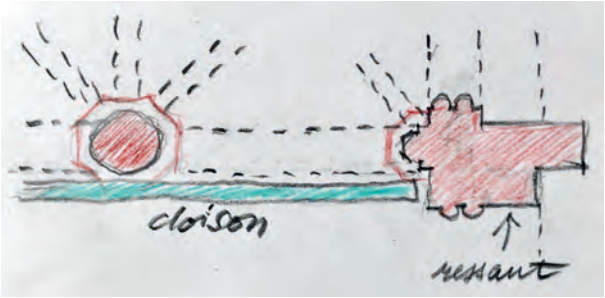


Fig. 5. Position présumée de la cloison à la suture du chœur et du vieux vaisseau : le châssis de charpente s'encastre dans la feuillure formée par le « ressaut ». *Croquis B. Sournia.*

« ressaut » que nous venons de décrire fournit la feuillure dans laquelle encastrer la cloison juste en avant desdites piles sans avoir à les détériorer en y plantant des fers de fixation.

Je n'ai eu ici pour intention que de proposer un scénario alternatif. Maurice Prin, qui a suivi jour par jour la fouille du monument et sa restauration, a vu dans l'édifice des configurations et des indices archéologiques qui ne sont plus visibles aujourd'hui. Il a peut-être aussi consulté des documents que moi, je n'ai pas vus (mais que, malheureusement, il ne cite pas dans son livre). Après tout, c'est peut-être lui qui a raison et je vous demande alors pardon de vous avoir fait perdre du temps avec mes doutes !

Mais je persiste à douter !

Réflexions sur la nef du cardinal Godin aux Jacobins de Toulouse. 2[2]

En une précédente communication j'ai essayé d'expliquer comment s'était faite, en deux temps, la planification du chantier des Jacobins : en un premier temps isolation, par une cloison A, du vieux vaisseau de 1230 afin d'y confiner l'exercice liturgique pendant le chantier du chœur[3]. Puis, deuxième temps, vers 1275, transfert de la liturgie dans le chœur, confiné à son tour derrière une cloison B tandis que l'on abat le vieux vaisseau pour édifier à sa place la nef du cardinal Godin.

Vérifier l'hypothèse échafaudée lors de cette première communication m'a conduit à effectuer un repérage attentif des divers indices de la suture entre les deux chantiers, en commençant par les combles. À ce niveau apparaît nettement la déliaison entre les deux campagnes à l'extrados des voûtes ; apparaissent aussi les déliaisons sur les parois d'enveloppe, traces toujours émouvantes parce qu'elles donnent une impression de temps aboli nous rendant témoins directs d'un fait survenu sept siècles en amont ! (fig. 6)

Il existe un autre élément tout à fait remarquable témoignant de l'enchaînement de ces opérations de collage et que j'ai déjà signalé dans ma précédente intervention : au point de suture des deux chantiers du chœur et de la nef, l'arc de la galerie haute vient reposer sur une surépaisseur de brique maçonnée, que nous désignerons dans la suite de cet exposé comme « ressaut », et qui n'existe que là (fig. 4 et 7) : partout ailleurs dans l'église les arcs de la galerie haute viennent reposer directement contre les contreforts. Cette singularité pourrait passer inaperçue tant elle est minime, et pourtant son analyse va nous permettre de comprendre un trait tout à fait instructif sur la procédure des constructeurs du temps. Je vous ai déjà exposé mon hypothèse sur ce « ressaut » : sa présence est liée, je crois, au système de feuillure dont on avait besoin en cet endroit précis pour encastrer la cloison de charpente B devant isoler l'espace du chœur pendant la durée du chantier de la nef.

Fig. 6. Vue de détail de la maçonnerie. Déliaison dans l'extrados des voûtes correspondant à la suture des deux campagnes. *Cl. B. Sournia.*

Fig. 7. « Ressaut » de brique à la suture des deux campagnes de travaux sur les deux faces opposées sud et nord de l'église. Sur toute l'élévation dudit « ressaut » apparaît la profonde fissure ou déliaison de cette structure, manifestement maçonnée a posteriori et « collée » contre le contrefort. *Cl. B. Sournia.*

2. Communication présentée le 18 octobre 2022, cf. « Bulletin de l'année académique 2022-2023 », dans le volume 2023 (à paraître).

3. Pour simplifier la rédaction je prends le parti de désigner par le simple mot « chœur » toute la partie de l'église comprise sous le « palmier » avec la travée qui fait suite en direction de l'ouest. Il est difficile dans un édifice qui transgresse toutes les divisions conventionnelles de l'église d'en désigner les parties en usant du vocabulaire normatif.

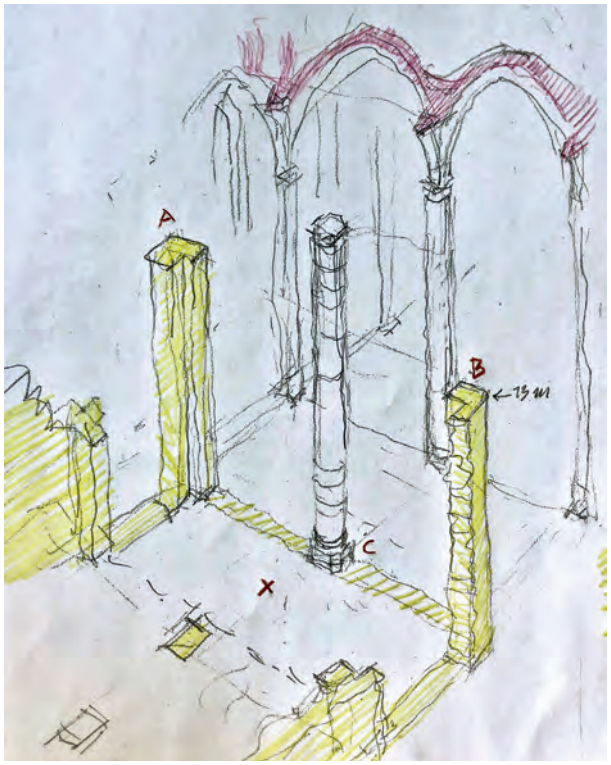


Fig. 8. Restitution hypothétique de l'état du chantier vers la fin des travaux du chœur avec la dernière pile médiane du chœur fondée en C sur l'emplacement du mur de chevet du vieux vaisseau et les deux retours épargnés A et B dudit vieux vaisseau. *Croquis B. Sournia.*

Je reviens sur ce scénario pour le préciser, l'affiner et apporter les observations archéologiques qui le rendent, je crois, probant.

Un premier croquis en perspective axonométrique (fig. 8) va nous faire comprendre comment, la construction du chœur étant arrivée au contact du vieux vaisseau, l'on fut obligé d'abattre le mur de chevet de celui-ci afin de pouvoir planter la pile médiane qui se dresse en effet, en C, au beau milieu dudit mur. J'ai expliqué en ma précédente intervention qu'on avait nécessairement été contraint de sacrifier outre le mur même, toute la dernière travée x du vieux vaisseau afin de libérer l'espace pour les échafaudages et afin de faciliter les mouvements des ouvriers : déchargement et stockage des matériaux etc.

Cependant tout ne fut pas détruit de ce mur de chevet : on en laissa subsister les deux retours A et B[4]. Cela nous le

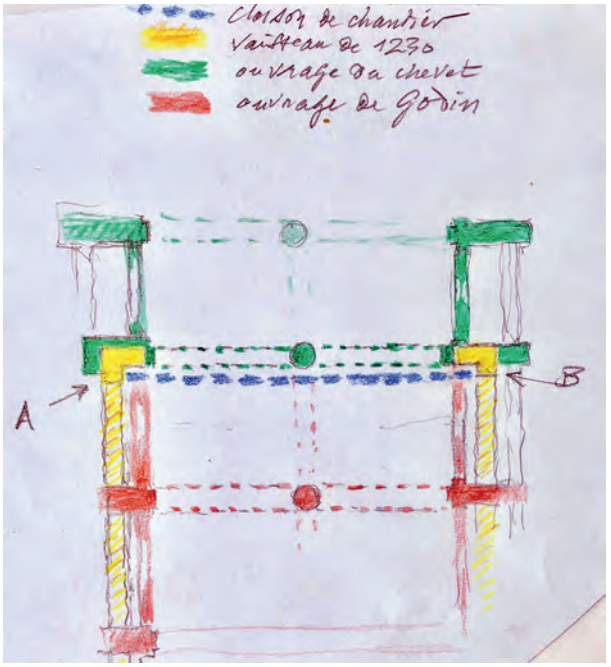


Fig. 9. Enchainement des ouvrages du chœur (vert) et de la nef de Godin (couleur sanguine). La couleur jaune localise les retours du mur d'enveloppe de l'église de 1230 intégrés dans les ouvrages du chœur (d'après les observations de Maurice Prin). Le pointillé bleu localise la cloison de chantier. *Croquis B. Sournia.*

savons parce que, à la faveur des minutieuses restaurations de l'église naguère conduites par Sylvain Stym-Popper, Maurice Prin a nettement observé la persistance de ces deux segments du vieux mur englobés dans les ouvrages du chœur[5] (fig. 9). Ces deux segments furent maintenus en vue d'y adosser les piles latérales à la limite extrême du chœur, leur autre fonction ayant été, comme je viens de le dire plus haut, de servir de feuillure pour accoler la cloison de charpente, représentée en pointillé bleu sur la figure 9.

Un nouveau croquis en perspective axonométrique (fig. 10) représente à nouveau ces deux retours A et B, hauts de treize mètres puisque telle était la hauteur du mur d'enveloppe de la première église des prêcheurs, et mon pointillé en couleur sanguine montre comment ils furent prolongés pour fournir la hauteur de feuillure nécessaire pour cloisonner l'ouvrage jusqu'au faîte.

C'est à la limite marquée par ladite cloison de charpente que furent stoppés les ouvrages de l'église et cela pour une assez longue durée puisque la consécration du nouveau sanctuaire ayant été célébrée en 1292, il va

4. La largeur du chœur, sensiblement plus étroite que celle se l'église de 1230, a été calculée au plus juste pour permettre la suture de ses parois contre les deux retours A et B du vieux vaisseau. Ce détail atteste que chœur et nef appartiennent à un projet unitaire : le maître d'œuvre du chœur anticipe la construction de la nef future et prévoit en ses moindres détails le collage des deux moitiés de l'église.

5. Maurice Prin, « La première église des frères prêcheurs », *Annales du Midi*, t. 67, n° 29, 1955.

Fig. 10. Restitution hypothétique de l'état du chantier au moment de l'isolation de l'espace du chœur par la création d'une cloison de charpente. *Croquis B. Sournia.*

falloir attendre 28 années pour que la donation du cardinal Godin, en 1324, rende possible la création des nefs. Pendant ces années, où la communauté se trouve réduite, sous le « palmier », dans un espace sensiblement moindre que celui du vieux vaisseau, les travaux quittent l'église pour se consacrer aux bâtiments conventuels et en particulier au réfectoire, à l'hôtellerie et au grand cloître[6]

Portons-nous donc à cette date de 1324 pour assister à la reprise des travaux de l'église et aux ouvrages de suture entre la nef de Godin et le chœur, et pour observer, pour commencer, la travée de nef à la jonction des deux campagnes. La date de cette jonction est conjecturale : j'ai dit hâtivement 1324 mais il n'est pas exclu que l'on ait commencé l'édification de la nef de Godin par la façade ouest pour s'avancer, travée après travée, jusqu'à la travée

Fig. 11. Surépaisseur de maçonnerie Y (ou « ressaut ») destinée à recevoir la retombée de l'arc portant la galerie haute. *Croquis B. Sournia.*

de jonction. Cette jonction se serait alors produite quelque part vers 1340, mais cela est indifférent et ne change rien à notre démonstration. Et ne perdez pas un instant de vue que, au moment où se déroule la phase d'ouvrage que je vous décris ici, le chœur est confiné derrière sa cloison afin que la liturgie puisse y être célébrée à l'écart des nuisances du chantier.

Or, curieusement, tandis que l'on édifie cette travée de jonction, un détail technique, pourtant de première importance, demeure irrésolu : sur quoi va-t-on faire reposer les retombées de l'arc devant porter la galerie haute ? Ce problème va demeurer irrésolu jusqu'au moment où, arrivés

6. Marie-Humbert Vicaire, « Le financement des Jacobins de Toulouse, conditions spirituelles et sociales des constructions (1229-ca 1340 », dans *La naissance et l'essor du gothique méridional au XIIIe siècle, Cahiers de Fanjeaux* 1974.

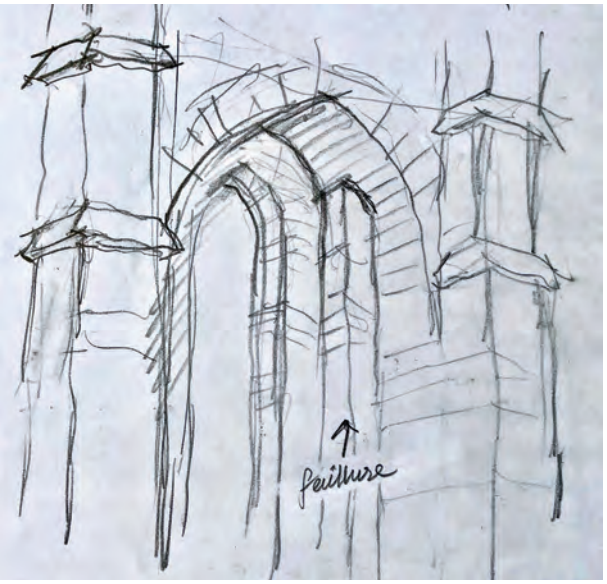


Fig. 12. Hypothèse alternative à celle représentée sur la figure 12 et finalement non retenue : l'arc enjambe la feuillure et s'appuie sur les deux contreforts. *Croquis B. Sournia.*

à l'arase A (fig. 11), les maçons s'apprêtent à cintrer ledit arc. C'est alors et alors seulement que l'on s'avise de considérer puis de résoudre le problème ! L'on pourrait, comme cela est la règle dans tout le reste de l'église, appuyer ces deux retombées sur les deux contreforts qui accostent la travée ainsi que le suggère le croquis de la figure 12. Ce serait la solution facile : il suffirait de ménager dans le parement latéral du contrefort l'assise sur laquelle asseoir les premiers voussoirs de l'arc. Pour une raison qui nous échappe, ce n'est pas celle que choisit le maître d'œuvre : il prend le parti de faire maçonner contre le flanc du contrefort cette surépaisseur de brique Y que j'ai désignée depuis le début de mon exposé comme un « ressaut » faute d'un terme plus approprié : d'un côté, l'arc va reposer directement sur le contrefort, du côté opposé il reposera sur ledit « ressaut »[7]. La décision a manifestement été prise à pied d'œuvre, comme pour réparer in extremis une négligence. Ou bien, comme si l'on s'était donné le temps de ne résoudre la question qu'au dernier moment. Le caractère improvisé de la solution est manifeste : la maçonnerie du « ressaut » est sommaire, liaisonnée assurément au contrefort auquel elle s'adosse mais non pas du côté du mur gouttereau de sorte qu'existe là une profonde fissure, nettement visible sur la photo de la figure 8, assez large pour enfiler la main tout entière.

7. Il s'ensuit que l'arc est sensiblement plus étroit, d'environ 40 centimètres, que les arcs des autres travées de la nef. Mais cette différence de largeur est peu perceptible au premier regard.

Fig. 13. La dernière pile du chœur au contact de la nef. La petite frise peinte de quadrilobes, sous l'astragale du chapiteau, s'interrompt tout net à la moitié du tambour à la distance de cinquante centimètres environ de la cloison supposée : ce détail semble attester que la campagne de décor peint (sûrement amorcée dans le chœur juste avant la consécration de 1292 en mettant à profit les échafaudages encore en place de la construction) s'est arrêtée au moment d'arriver au contact de la cloison. Il semble que cette observation de Hortense Rolland donne une sérieuse crédibilité à l'hypothèse qui fait l'objet de la présente communication. *Cl. B. Sournia.*

Excusez-moi de vous avoir fait perdre du temps avec cette feuillure et cette cloison hypothétiques, ce « ressaut » et cette fissure de rien du tout. Le seul intérêt de ces observations est d'attirer l'attention sur cette pratique des cloisons de chantier sur lesquelles ne s'attardent jamais les manuels spécialisés sur l'architecture gothique et qui a joué pourtant un rôle tellement essentiel dans ces entreprises qui pouvaient s'échelonner sur des générations et au cours desquelles il importait de rendre indépendants l'espace du chantier et celui de la liturgie. Le second intérêt de ces observations étant de montrer qu'il y a de l'improvisation dans la pratique des maîtres d'œuvre les plus rigoureux (et celui de notre nef fut assurément un homme de grande maîtrise et de grande rigueur) capables de rattraper au vol une erreur au prix de menues irrégularités que seul le regard d'un archéologue vicieux peut déceler !

Jean-Charles BALTY

ELIMBERRIS / AUGUSTA AUSCIORUM et la culture classique

- 17 -

Catherine VIERS

La fouille du site de Castel Bielh (Hautes-Pyrénées)

- 45 -

Gilles SÉRAPHIN

L'abbatiale de Souillac dans l'architecture romane d'Aquitaine

- 61 -

Céline LEDRU

Les éléments structurants des chapiteaux du deuxième atelier de la Daurade à Toulouse, proposition d'analyse

- 87 -

Emmanuel GARLAND

Le décor peint de l'église d'Éget, en vallée d'Aure

- 103 -

Hortense ROLLAND FABRE

Les châsses en bois peint en France méridionale (XIIe-XVe siècles)

- 127 -

Bernard SOURNIA

Le rond-point picard & champenois de la cathédrale Sainte-Marie de Bayonne

- 149 -

Michelle FOURNIÉ

Dévotions mariales à la Daurade au Moyen Âge et dans les temps modernes : autels, chapelles, confréries et statues

- 169 -

Jean-Michel LASSURE

Pommevic (Tarn-et-Garonne), un lot de céramiques du XVIIe siècle

- 199 -

Bernard SOURNIA

Réflexions sur la nef du Cardinal Godin aux Jacobins de Toulouse 1

- 225 -

Bernard SOURNIA

Réflexions sur la nef du Cardinal Godin aux Jacobins de Toulouse 2

- 229 -

Bulletin de l'année académique 2021-2022

- 233 -

I.S.S.N. - 0373-1901

Prix : 50 €